

12

Dynamique urbaine et nouvelles formes de négociation de l'existence sociale : les jeunes et les « grins de thé » dans la ville de Ouagadougou

Ollo Pépin Hien

Introduction

Dans un contexte économique marqué par une forte dégradation du marché de l'emploi et un affaiblissement des liens sociaux, les jeunes de la ville de Ouagadougou inventent des stratégies de débrouille à travers des réseaux de sociabilité que sont les « grins de thé ». Dans cette ville en crise, l'expérience d'un processus de disqualification sociale vécue par les jeunes, les confine, en majorité, hors de l'univers du travail dans la sphère de l'inactivité et de la dépendance quotidienne. Ces « grins de thé » se présentent alors comme des formes sociohistoriques des réseaux d'interdépendance croissante entre les jeunes. Dans une ville dont le fondement repose sur des relations inégalitaires et parfois conflictuelles, ces clubs de thé sont l'expression de tensions, de déséquilibres, même de ruptures qui affectent et menacent par moment l'ordre social dans sa globalité. C'est aussi un mode de régulation des contradictions sociales cachées dans le tissu social et culturel de cette ville qui préfigure de nouvelles configurations communautaires et familiales.

En s'appropriant les rues de la ville à leur manière, les jeunes définissent un nouveau mode de gestion et de gouvernance des nouveaux espaces configurés à travers les « grins de thé ». En prenant en compte les positions marginales de la catégorie « jeunes » comme territoire d'investigation, la rue demeure le lieu idéal de questionnement des formes du lien social et de la recomposition des types de sociabilité. L'effritement des cadres anciens de socialisation retrace des parcours en zigzag dans le processus d'insertion sociale des jeunes.

En adoptant un recours rigoureux à l'analyse biographique, il convient cependant d'objectiver les nouvelles formes de négociation de l'existence quotidienne des jeunes de la ville de Ouagadougou à travers les « grins de thé ».

Les objectifs de notre recherche s'articulent autour des axes suivants :

- comprendre et expliquer comment le processus de déstructuration et de restructuration de l'espace urbain affecte le lien social dont le corollaire est la marginalisation croissante de la catégorie « jeunes » dans le secteur de la modernité ;
- analyser les nouvelles formes de recomposition du lien social à travers les réseaux de sociabilité des jeunes de la ville de Ouagadougou ;
- décrire les stratégies juvéniles de négociation de leur existence sociale dans une ville de plus en plus marquée par la dégradation continue du marché de l'emploi.

Démarche méthodologique

Notre méthodologie d'approche s'articule autour de deux axes principaux qui sont la recherche de terrain et le recueil de données.

La recherche de terrain

Le champ d'analyse de notre thème est circonscrit sur la ville de Ouagadougou en ce sens qu'elle est la plus grande agglomération urbaine du Burkina Faso et elle est composée en majorité de jeunes et d'enfants. Nous avons axé notre travail de terrain sur deux quartiers que sont : Zogona (secteur n°13) et Wemtenga (secteur n°29). Ces deux quartiers regorgent une forte majorité de jeunes en raison de leur proximité géographique avec l'université de Ouagadougou et un nombre assez élevé de « grins de thé » par rapport aux autres quartiers de la ville.

L'échantillon a été choisi de façon aléatoire. Au total une vingtaine de jeunes ont été enquêtés dans les « grins de thé ». La population d'enquête comprend essentiellement les jeunes des « grins de thé » qui foisonnent dans les quartiers populaires de cette ville. Nous avons tenu compte, dans le choix de notre échantillon, de la morphologie sociale de ces clubs de thé et des caractéristiques sociales des jeunes qui les forment.

Le recueil des données : l'entretien semi-structuré

Nous avons conçu à cet effet un guide d'entretien comme instrument d'observation de notre objet d'étude. Nous avons fait des entretiens libres, au moyen d'un dictaphone, qui nous ont permis de recueillir le maximum d'informations sur l'expérience du vécu des jeunes dans les « grins de thé ». En plus de l'entretien, nous avons procédé à une observation participante et à une participation observante des faits sur le terrain qui nous ont instruit à plus d'un titre. Moi-même, suis

membre de plusieurs « grins de thé » de jour comme de nuit. Pour une exigence épistémologique, nous avons ménagé une position de recul et de distance critique qui nous a permis de rompre avec la réalité sensible, avec les catégories du sens commun. Nous avons construit de l'intérieur la logique propre des situations telle qu'elle est perçue et vécue par les acteurs eux-mêmes. Partant de là, nous avons pu découvrir les données implicites par rapport auxquelles seules leurs conduites prennent sens et significations.

Crise urbaine, crise du lien social

Les jeunes de la ville de Ouagadougou, pour la plupart fragilisés par la conjoncture économique, redéfinissent de nouvelles trajectoires par lesquelles ils pourraient s'insérer dans le secteur de la modernité. Suite à la crise du secteur moderne due en partie à la politique d'ajustement structurel mise en place par l'État, l'économie urbaine est entrée en récession prolongée ayant des répercussions directes sur les conditions de vie des ménages. Le secteur formel de l'emploi en quasi-stagnation se trouve dans une certaine mesure dans l'incapacité d'absorber la masse croissante des nouveaux actifs. On assiste alors à la montée du chômage et des emplois informels dans l'espace urbain. Dès lors, l'environnement urbain s'est caractérisé par la montée fulgurante de la pauvreté de masse et la dégradation continue du marché du travail. Le chômage, la précarité et la pauvreté constituent les problèmes transversaux dont sont victimes les jeunes générations. Néanmoins, une faible proportion des jeunes investissent le marché du travail. En effet, « le chômage n'est qu'une des manifestations de la fragilisation du statut des jeunes adultes à laquelle vient s'ajouter une précarisation croissante des emplois occupés, pour ceux qui ont trouvé un travail » (Antoine *et al.* 2001 : 30). L'insertion professionnelle difficile des jeunes atteste indubitablement qu'ils sont les premiers atteints par les restructurations du monde du travail. Les opportunités d'emploi dans la fonction publique se sont considérablement réduites au regard de la formidable poussée scolaire de la jeune génération. Dans ce contexte économique morose, récessif, les jeunes se trouvent contraints de négocier leur insertion professionnelle dans des conditions plus difficiles que celles connues par les générations antérieures au moment de leur entrée dans la vie active :

Jusqu'à la fin des années quatre-vingts, les jeunes qui sortaient diplômés de l'enseignement public étaient immédiatement intégrés dans la fonction publique. S'il le désirait, tout récent détenteur d'un titre universitaire trouvait ainsi rapidement un emploi dans l'administration burkinabè. Mais les dégraissages drastiques du secteur étatique imposés par la Banque mondiale et le Fonds Monétaire International, à travers des programmes d'ajustement structurel, ont donné naissance au chômage des jeunes diplômés. Ainsi, de nombreux jeunes sont désormais hésitants devant la poursuite d'études qui ne leur garantissent plus une insertion dans l'économie urbaine. (Isabelle Sévédé-Bardem 1997 : 137).

L'allongement de la scolarité tend à prolonger l'âge de la jeunesse et l'insertion non seulement difficile mais aussi tardive sur le marché du travail. La prolongation de la jeunesse a comme corollaire l'entrée tardive dans la vie adulte marquée par une autonomie financière et résidentielle difficiles à obtenir. C'est une période moratoire de tâtonnements au cours de laquelle les jeunes se construisent des identités. Les niveaux de vie faibles et décroissants obligent les jeunes à différer leur entrée en première union. Le mariage retardé est lié au recul de l'âge d'accès à l'emploi et à l'autonomie financière. Le retard dans le processus d'autonomisation maintient les jeunes dans une situation de dépendance vis-à-vis de leur famille. Certains commencent leur vie d'adulte plus tard dans des emplois sous-qualifiés, précaires et mal rémunérés en dépit des niveaux scolaires nettement au dessus de leurs aînés.

La mutation des conditions de vie des jeunes et les difficultés de leur insertion professionnelle les soumettent à une épreuve de déclassement social. On assiste à un tarissement des sources traditionnelles d'aide et d'entraide. Alors, la ville est devenue un lieu de lutte sociale qui engendre des processus structurels d'exclusion et de discrimination sociale. Cette situation s'explique en partie par l'effritement des bases traditionnelles de la solidarité, l'absence des cadres sociaux d'intégration traditionnelle dont le corollaire est la décomposition du tissu urbain. Le décloisonnement des structures sociales et la désagrégation progressive des appartenances sociales anciennes conduisent au relâchement quasi-total du lien communautaire qui caractérise la crise urbaine. La formation de la ville a opéré une segmentation de l'espace social général, révélatrice des nouvelles configurations qui entretiennent des rapports sociaux inégalitaires. La décomposition du lien social, née de la désagrégation du tissu urbain, entraîne une chute de la densité morale, l'effondrement de l'ordre moral et l'évolution des pathologies sociales.

Cette ville consacre une rupture du « lien égalitaire » qui forme le principe dominant de la vie sociale. Le pauvre, en d'autres termes, « celui dont les moyens ne suffisent pas à atteindre ses fins » (Simmel 1998 : 91), est marginalisé, littéralement écarté des circuits de distribution des biens communs. La monétarisation croissante des relations sociales redéfinissent de nouvelles modalités de relation à autrui. Désormais, l'argent est la pièce maîtresse, l'enjeu du jeu social. La lutte quotidienne pour l'appropriation des biens rares éloigne les jeunes des moyens les plus communs d'accumulation. Ils se trouvent dans une incapacité à prendre part efficacement à l'échange matériel et de services, à l'univers de la production et de la consommation des biens rares produits par la société. Ces formes structurelles de l'exclusion des jeunes hors de la sphère de l'échange marchand consacrent la rupture du lien économique qui entraîne d'autres processus de l'échec social où ils ne parviennent pas à accéder à la hiérarchie sociale dominante et valorisante.

Face à la décomposition des liens communautaires provoquée par la dynamique urbaine, les jeunes citadins initient un réajustement de leur comportement à un environnement économique durablement défavorable. Alors, les jeunes investissent les rues à travers les « grins de thé », s'approprient un territoire en le marquant d'une nouvelle identité produite à partir de réseaux de sociabilité.

Les conditions sociales d'émergence des « grins de thé » dans la ville de Ouagadougou

L'émergence des « grins de thé » dans la ville de Ouagadougou constitue l'une des stratégies plurielles de recherche de survie que les jeunes inventent dans la rue.

La ville est en effet le lieu par excellence des processus de transformation et de restructuration : de nouvelles solidarités de quartier et de voisinage naissent, des groupes d'intérêts communs se développent, (...), la crise éthique et la crise des valeurs sociales apparaissent. La mutation des liens familiaux, l'éclatement des modèles et la reformulation des rôles sociaux lancent à la jeunesse un défi inédit, les invitant à un remodelage des aspirations et des modalités d'insertion sociale et professionnelle (Bahi 2007 : 33).

L'appropriation de la rue par des groupes informels de jeunes confère à l'espace urbain de nouvelles dynamiques sociales et de nouveaux modes de solidarité-survie à travers les « grins de thé ». Les rapports interpersonnels construits dans la rue forgent de nouvelles sociabilités qui engendrent des recompositions sociales et provoquent parfois une rupture avec l'ordre établi. Ces univers de sociabilités que sont les « grins de thé », créatrices de nouvelles pratiques juvéniles réelles ou imaginaires participent à la construction des nouvelles identités urbaines et fonctionnent comme des structurants sociaux de l'espace urbain. Le nouvel usage et la nouvelle signification de la rue redéfinissent les pratiques informelles foncières urbaines en dehors de ces fonctions planifiées et délimitées dans le temps et dans l'espace officiels. Alors, la rue apparaît comme le « lieu de construction par les jeunes d'un monde à part autour d'une culture du contre-stigmate » (Callu 2005 : 20).

Les jeunes des quartiers populaires de la ville de Ouagadougou s'installent dans les rues à ingurgiter du thé à longueur de la journée. Ces « grins de thé » qui foisonnent dans les rues des quartiers déshérités se localisent au pied d'un mur, d'une concession, sous un arbre, sous un hangar, à l'intérieur des concessions. L'émergence de ces mouvements juvéniles que constituent les « grins de thé » est le fait de la migration scolaire et professionnelle des jeunes, de l'ouest du pays vers Ouagadougou la capitale, à travers le phénomène de la reproduction des pratiques informelles des jeunes de l'ouest du pays et le brassage du tissu urbain :

C'est les fonctionnaires bobolais qui ont amené le thé à Ouagadougou. C'est quand les bobolais ont commencé à venir en masse à Ouagadougou que le thé a pris de

l'ampleur. C'est venu aussi du Mali. Les Maliens qui sont venus se sont installés à Djaradougou et à Accart-ville. C'est eux qui sont venus avec le thé et après ça pris de l'ampleur à Bobo. À Ouaga, l'ex-camp fonctionnaire qui a été rasé là, il y avait des bobolais et on prenait le thé là-bas. C'est vers les années 90 qu'on a commencé à voir les « grins de thé » à Ouagadougou avec surtout les étudiants venus de l'Ouest du Burkina. C'est avec le temps que la nouvelle génération des jeunes de Ouagadougou ont emboîté le pas des bobolais. C'est dans les quartiers d'étudiants comme Zogona et Wemtenga qu'on trouvait les « grins » avec les étudiants et puis la cité universitaire (Konseiga, secteur N°13).

Par les emprunts culturels des comportements juvéniles venus de l'Ouest du Burkina, les jeunes de la ville de Ouagadougou ont intégré progressivement, depuis les années 90 jusqu'à nos jours, les « grins de thé » dans leurs habitudes citadines. Ces groupes de jeunes sont pour la plupart des produits du système scolaire. Ce sont des jeunes déscolarisés, des sans-emplois, des chômeurs, des étudiants, des travailleurs du public et du privé : « dans le « grin », il y a des étudiants, des ouvriers, des élèves, des fonctionnaires. Mais pas de bandits, pas de voleurs, ni d'escrocs. Nous, on les déteste. Si tu viens ici bizarrement, on te chasse » (Rasmané, secteur n°13).

Le groupe se forme à travers les proximités sociales : relations de parenté, de voisinage, d'amitié, de camaraderie, d'ancienne camaraderie d'écoles ou du campus. En dehors des travailleurs du privé et du public, la plupart de ces jeunes vivent d'une « économie de la débrouille » à travers les petits métiers, le petit commerce, les « deals », les activités temporaires manuelles ou d'artisanat. On remarque une forte absence des filles dans les « grins de thé ». Ces « grins de thé » autrement appelés « QG » (quartier général) s'identifient par des noms de baptême qui révèlent les préférences et les références réelles ou imaginaires de ces jeunes. Ce sont : « bagdad », « afganistan », « Alquaïda », « le Forum », « carrefour du bonheur », « Agora », etc. Ces fonts baptismaux sont l'expression d'une idéologie du groupe portant la marque d'une symbolisation identitaire qui forge des croyances, des sentiments, des représentations communes du monde social.

À l'intérieur des « grins », on découvre une hiérarchisation des relations entre les membres et une répartition des tâches fondées sur le principe de séniorité. En général, ce sont les plus jeunes qui sont chargés de la préparation du thé. Ils sont aussi les coursiers de leurs aînés : « La plupart du temps, dans un « QG », c'est les kôrôs (grand-frère) qu'on respecte. J'ai 32 ans par exemple, on s'assoit au « grin », on ne peut pas servir le thé à un petit de 26 ans avant moi » (Soro, secteur n°13).

Il s'agit d'une reproduction des anciennes structurations communautaires en fonction des classes d'âge. Le « grin » fonctionne sur des normes, des codes de conduite édictés par les aînés qui veillent quotidiennement à leur respect par les plus jeunes. Il se présente comme un univers de socialisation qui inculque aux plus jeunes, les bonnes conduites morales. L'économie du « grin » est fondée sur la

contribution volontaire de chaque membre. En général, un membre du groupe est chargé de la gestion du stock des biens du « grin » : théière, charbon, sucre, thé, etc : « Celui qui a l'argent, qui est fort (avoir le pouvoir d'argent) le jour là, il paye. Ça ne manque pas. Y en a qui viennent au « grin », ils peuvent payer cinq (05) ou dix (10) paquets de thé. C'est pas obligé, celui qui a l'argent paye » (Soro, secteur n°13).

Il existe d'autres formes de « grins » qui se caractérisent par des pratiques marginales et d'autodestruction : ce sont les « ghettos ». Ces pratiques de la marge qui inaugurent d'autres modes de vie sont en même temps une tentative de remise en cause de la rigidité de l'ordre collectif. Ces jeunes de la marge s'adonnent à des pratiques légales ou illégales : vol, viol, violence, drogue et alcoolisme qui ont des effets stimulants, déprimeurs ou perturbateurs sur le système nerveux central. Ils développent alors des comportements agressifs, violents en rupture avec la conscience collective courante. Dans les « ghettos », les rapports de force règnent sans véritable arbitrage. C'est le plus fort qui fait la loi. L'entraide est alternée avec la soumission et le sentiment d'appartenance est suffisamment fort. Ce « monde à la Hobbes » est une instance de production des normes, une démultiplication des possibilités de contournement des règles et des lois de la société. Il convient cependant de préciser que tous les jeunes pauvres ne se retrouvent pas nécessairement dans les « ghettos ». Il existe des enfants de classes moyennes ou aisées qui se laissent fasciner par l'expérience de la rue d'où surgissent les nouveaux styles de vie urbaine. Ce qui veut dire que la seule misère économique ou sociale ne saurait exclusivement expliquer l'existence des « ghettos ».

Les « grins de thé » et les « ghettos » ont en commun le partage des mêmes pratiques langagières : le nouchi, un argot produit en Côte-d'Ivoire et diffusé dans les villes du Burkina, oppose sans cesse à la culture officielle une contre-culture vigoureuse. Ce niveau de communication fabriqué par des jeunes de la marge dénote un sous-ensemble important du lexique hors de l'utilisation courante du français. On y rencontre fréquemment les mots suivants : dôgô (petit frère en dioula), kôrô (grand-frère en dioula) ; bramôgô (mon alter égo), mômôpuissant (homme fort), guèzemanhoc (un fin dealer), gamataire (un menteur), goder (boire l'alcool), un quaine (un deal), la djagaïe (la cigarette), etc. La tradition lexicographique ne peut à présent conserver les nouveaux mots des jeunes. Ce français conventionnel qui facilite la communication interpersonnelle des membres des « grins » et des « ghettos » reflète un contexte social, culturel et multiethnique favorisant. Sur la base de leurs expériences quotidiennes, les jeunes parviennent à opérer un changement de mots du fonds commun sémantique du français général. L'ingénierie de ces jeunes, tant dans le lexique que dans la phonétique, se repère par un argot qui fait usage de la syntaxe française avec quelques mots ayant une double racine traditionnelle et française. Cet argot est un véritable écart à la norme, un déplacement et un renversement des mots qui deviennent des codes secrets partagés par les jeunes de la marge.

Les « grins de thé » comme stratégie de survie quotidienne des jeunes

Les « grins de thé » se présentent comme une famille d'amis au sein de laquelle les membres trouvent entraide, réconfort morale, attention, écoute dans une cité de plus en plus marquée par l'atomisation sociale, la montée de l'individualisme. Ce sont des univers de partage, de soutien réciproque, affectif et matériel. La réciprocité est le principe dominant qui fonde les échanges entre les membres du groupe. Ce sont des réseaux d'interdépendance comme nouvelles stratégies d'innovation ou de survie face à la dissolution du lien social, à la décomposition du tissu urbain. Pour parer aux difficultés alimentaires que rencontrent les plus démunis, les repas communautaires sont organisés dans les « grins ». Nourriture, argent, cigarettes sont échangés quotidiennement entre membres d'un « grin ». Ceux qui ont déjà un emploi rémunéré viennent en aide aux sans-emplois lorsque ceux-ci sont confrontés à des difficultés de tous ordres :

Y a des gens qui sont bien aujourd'hui à cause des « QG ». Dans le « QG » ici, il y avait des étudiants qui étaient là, ils n'avaient rien. On leur payait à boire, à fumer. Ils buvaient le thé, ils ne contribuaient pas. Même quand on a l'argent, on ne payait pas, souvent on vous donne à manger. Aujourd'hui, ils travaillent et ils sont bien. Et, ils reviennent nous payer la bière à boire. Donc, les « grins » c'est une bonne chose pour les jeunes. C'est ceux qui n'ont rien compris qui pensent que ceux qui sont dans les « grins » sont des voyous (Soro, secteur n°13).

En cas de décès d'un membre du « QG » ou dans une famille proche d'un membre du « grin », le groupe apporte son soutien affectif ou moral en aidant à creuser la tombe au cimetière et en présentant ses condoléances à la famille endeuillée en donnant une enveloppe contenant une modique somme cotisée par les membres du « grin ». Le même scénario est observé lorsqu'un membre du « grin » est malade ou quand sa femme ou sa copine accouche d'un enfant. Pour le mariage d'un membre du « grin », tout le groupe se mobilise et s'implique activement dans l'accomplissement des différentes tâches liées à la cérémonie du mariage. La contribution du « grin » est perceptible par des dons en matériel, en argent nécessaire à l'organisation et à la réussite du mariage. On trouve aussi des « grins de thé » qui se forment autour d'une entreprise commerciale détenue par un membre : atelier de couture, boutique, réparateur de chaussure et cireur, blanchisserie, kiosque (point de vente de café), etc. Dans ce cas, le groupe qui se forme autour de l'entreprise se mue en même temps en clientèle fidèle qui permet à l'activité économique en question de prospérer.

Nombreux sont les jeunes qui ont obtenu un emploi rémunéré grâce à leur « grin » d'appartenance devenu un capital social, une ressource qui leur permet de se tirer d'affaires : « Le grin a été une ressource que chacun a du exploiter d'une manière ou d'une autre pour réussir dans la vie » (Kambou, secteur 29).

Le « grin » est en même temps une école de formation et de préparation aux concours d'entrée dans la fonction publique. De même, ceux qui ont déjà obtenu un emploi œuvrent à ouvrir des opportunités d'embauche à leurs amis du « grin » :

Le « grin » est comme une famille. Ceux qui premièrement avaient le job prenaient les cv des gars du « grin » pour voir au niveau de leur connaissance s'ils peuvent avoir des portes de sortie pour leurs gars. Grâce au lien du « grin », j'ai pu intervenir pour qu'un membre du « grin » ait du boulot dans un projet. Et à partir de ça, aujourd'hui, il s'est marié, il a une famille et il a construit. Le « grin » était comme une famille (Konseiga, secteur n°13).

Le « grin » étant un carrefour des jeunes, il devient le point de repère pour ceux qui vivent des activités informelles telles que : les « démarcheurs » de maisons, les électriciens, les maçons et toute autre activité de manutention. À défaut de posséder un atelier ou un bureau, le « grin » devient le lieu de la centralisation des demandes de travaux divers de manutention par les habitants du quartier.

Fonctionnant comme un espace public informel, les « QG » sont des lieux de diffusion des informations générales sur l'actualité nationale et internationale qui sont commentées, discutées par les membres du « grin ». C'est à travers ces regroupements de jeunes que nombre d'entre eux acquièrent petit à petit une culture générale sur les choses du monde. Les journaux sont lus et commentés par les membres d'un « grin ».

Il est tout aussi important de préciser que la précarité n'est pas le seul facteur de formation des « grins ». On y rencontre des « grins » formés de jeunes diplômés employés du public et du privé qui ont en commun l'ancienne camaraderie du campus. Pour lutter contre la dispersion sociale liée aux occupations professionnelles, ces anciens amis du campus ou des lycées se retrouvent dans un « grin » qui devient un forum de discussions, de débats contradictoires.

Par ailleurs, il est aisé aussi de constater que les clubs de thé qui jonchent les rues de la capitale sont des espaces de loisirs. Par manque de moyens financiers pour accéder à la vie mondaine qui caractérise le style de vie urbain (bars, maquis, boîte de nuit, etc), les jeunes se retrouvent dans les « QG » pour jouer aux jeux de société et écouter de la musique. Exclue de l'univers des loisirs publics, les samedis soirs, il n'est pas rare de voir des jeunes organisés une sorte de « bal poussière » dans les « QG ». Nuitamment dans un coin de la rue, parfois avec une ampoule allumée d'une lumière blafarde, on les rencontre entraînés d'esquisser des pas de danse à l'aide des sonorités musicales du moment. Certains parmi eux ont fait leur apprentissage de la danse dans les « QG ». Compte tenu de l'inaccessibilité des bars dancing et des boîtes de nuit due au coût exorbitant à l'entrée, des « QG » organisent, dans la nuit de la Saint Sylvestre, des soirées dansantes dans les concessions à partir des cotisations de chaque membre. Une cérémonie de présentation des vœux à l'occasion du nouvel an se tient régulièrement dans certains « grins de thé » qui donne l'aspect d'un repas communautaire.

Pendant les grandes vacances, des tournois de football « intergrins » sont organisés. C'est aussi des moments de retrouvailles des anciens amis disséminés dans les « QG » d'un quartier donné ou dans d'autres quartiers de la ville. Alors, les « QG » se transforment en équipe de football.

Entre autres stratégies de survie des jeunes, il faut noter celui du modèle de gestion du corps des loubards qui révèlent leurs conditions quotidiennes d'existence :

Il y a aussi des « grins » de loubards. Eux, ils misent sur leur force. Quand il ya un bal ou une manifestation dans le quartier, on vient les louer pour assurer la sécurité. Dans la journée, ils boivent le thé au « grin ». Le soir, ils font des exercices de musculation et la nuit, ils sont dans les maquis, les boîtes de nuit pour assurer la sécurité (Kambou, secteur n°29).

Alors, le corps devient un capital majeur qu'ils mettent en jeu pour assurer leurs conditions de survie. Ces loubards s'adonnent au développement, au maintien et à l'entretien des attributs du corps. Ils œuvrent pleinement à sa protection à travers l'observation de rites physiques tels que les exercices de musculation, le recours à des objets, des habits qui collent au corps, des attributs de force et d'agressivité après à semer la peur et à obtenir la soumission envers quiconque. Ils sont perçus comme des gens anormaux, difformes et étranges aux yeux du public. Ces loubards développent en eux le goût du risque. Ils assurent leur survie quotidienne en prêtant leur service aux gérants des bars, des maquis, des boîtes de nuit moyennant un salaire. Ils sont chargés de la sécurité des personnes et des biens à l'entrée et à l'intérieur de ces lieux de loisirs. Ils doivent leur autorité à la crainte qu'ils inspirent par leurs corps difformes qu'ils exhibent publiquement.

L'échec ou l'abandon des itinéraires scolaires a suscité chez les jeunes des « QG » de nouveaux imaginaires de la réussite sociale. Il existe d'autres formes de « grins » que l'on rencontre dans la rue dont les membres s'identifient à des figures mythiques des arts musicaux : ce sont les rastas. Ils ont comme philosophie de base le « rastafarisme » et se spécialisent dans un des instruments musicaux tels que la guitare, le djembé (une sorte de petit tam-tam localement fabriqué). Les « grins » de rastas sont aussi des lieux de fabrication et de vente de djembé qui leur permet de survivre. En plus des prestations musicales que font ces rastas lors des cérémonies festives, ils entretiennent des relations étroites d'amitié avec des touristes en visite au Burkina Faso. Ils deviennent les guides des touristes en arpentant chaque jour les rues de Ouagadougou avec ces derniers. Le capital social qu'ils acquièrent leur permet d'emprunter les chemins de la migration vers l'Europe. Aussi, la mise en couple ou en union maritale de certains rastas avec des européennes est l'une des occasions réussies pour ces derniers de se retrouver en Europe pour commencer une autre vie peut-être meilleure par rapport à celle d'ici :

J'étais dans un « grin » de rastas à Ouidi. Ils faisaient de la musique, ils avaient une troupe, ils jouaient dans les festivals. La musique était leur activité principale. Ils faisaient de la musique mixte : « djembé », balafon, guitare. C'est du « tradimoderne » qu'ils faisaient. Le « grin » était leur lieu de répétition. Le « grin » était leur famille. C'est là-bas ils mangeaient tous. Ils passaient tout leur temps au « grin ». Le plus diplômé avait un certificat d'études primaires. Y en a qui ne savaient ni lire, ni écrire. Ils parlaient souvent du « ratafarisme » et de l'actualité politique à leur manière. Après le « grin », ils sont à l'aéroport, devant les hôtels, les jardins pour rencontrer et nouer des contacts avec des touristes. En plus de la musique, ils sont des guides touristiques. Ils vendent des objets d'art aux abords des hôtels. Ils donnent aussi des cours de « djembé » aux touristes contre rémunération. Y en a qui ont profité de la musique et ils sont aujourd'hui en Europe et c'est ce qu'ils font là-bas comme activité (Adams alias Rasta, secteur 29).

Le mouvement hip hop foisonne aussi dans les « grins de thé ». La « rue donne, au premier abord, une image de liberté, d'universalité, d'invention » (de Latour 2001 : 153). Elle recèle les derniers frémissements culturels du monde. La ville, réappropriée par les jeunes devient un espace d'expression de culture urbaine tel que le mouvement hip hop : « Il s'agit là d'une expression publique affirmée haut et fort d'une génération qui refuse l'étouffement et le bâillonnement »; « il s'impose comme le cri venu des milieux urbains voués au silence » (Benga 2001:175).

Ce mode d'expression contestataire fait émerger progressivement une nouvelle identité juvénile. Cette expression musicale des jeunes est une forme de revendication sociale et politique par la volonté d'inscription au sein de la conscience collective les blessures dont ils sont porteurs qui sont des séquelles d'une histoire sociale de pauvreté et de souffrance, la « chronique des frustrations et des joies de la quotidienneté » (Benga 2002 : 3005). Le parler est direct et cru. Il affiche un air de provocation par l'agressivité de son intonation, la dureté de ces mots qui laisse percevoir la force de la dénonciation publique de l'ordre social dominant mis en cause. Le « discours est critique, sans concession et évoque l'absence de droits sociaux, l'exclusion et le chômage, le népotisme et la corruption des élites. Mais il fait aussi rêver d'amour, de voyages et de réussite sociale » (Irani 2006 : 335). Les « grins de thé » sont les lieux de répétition musicale de ces jeunes du hip hop. Nombreux sont les rappers de la place qui ont émergé sur la scène musicale à partir des « QG ». Ils sont quotidiennement sollicités à faire des prestations musicales dans les centres culturels et les soirées culturelles de la capitale et à l'intérieur du pays. C'est de ces activités qu'ils parviennent à tirer leur révérence quotidienne.

Les « grins de thé » exercent une fonction politique à l'occasion des campagnes électorales. Ils se métamorphosent en cellule de partis politiques pour maximiser au plus vite la rente électorale. La stratégie de mobilisation de la jeunesse par les hommes politiques passe nécessairement par la conquête des « QG » :

Avec les hommes politiques, nous on les suit pour bouffer, mais on ne vote pas pour eux. Moi, j'ai battu la campagne de plusieurs partis politiques. Mais je n'ai pas voté. Mon parti, c'est le PDP de Joseph Ki-Zerbo. Le reste, je m'en fous. Nous, on profite pendant la campagne, après ça, c'est fini, on ne les voit plus (Soro, secteur n°13).

Il ne s'agit pas pour les jeunes des « grins » d'adhérer aux idéaux ou aux agendas des partis politiques, mais plutôt d'entrer dans une relation clientélaire avec les hommes politiques. Leur engagement politique provisoire et conditionnel s'inscrit dans la continuité de la débrouille quotidienne qui caractérise les pratiques sociales de ces jeunes. Usant de la ruse, des scénarios sont mis en place par ces jeunes, dans une relation ponctuelle et éphémère de marchandage électoral avec les hommes politiques. Se comportant comme des prestataires de service, toutes les tâches de mobilisation qui leurs sont confiées font l'objet de marchandage politique :

Le CDP nous a pris pour la distribution des cartes d'électeurs et on nous payait 2000 F par jour pendant plus de vingt (20) jours. À ce niveau, on était géré par le CDP, mais sur le terrain on faisait le travail de mobilisation pour l'ADF alors qu'au fond l'ADF ne nous donnait rien (Kambou, secteur n°29).

Au cours du déroulement de la campagne électorale, les « grins de thé » bénéficient de dons divers des hommes politiques : thé, sucre, tee-shirts, gadgets publicitaires, argent, etc. En dépit de ces transactions électorales, l'abstentionnisme électoral caractérise les pratiques politiques de ces jeunes.

Parmi les stratégies de la débrouille que les jeunes engagent dans leur vie quotidienne, il faut relever celle de la mutation des « grins » en organisation de la société civile intervenant dans les actions de développement :

Après la politique, on est rentré dans le monde associatif. On a créé une association dénommée SOJES (Solidarité, Jeunesse pour l'Entraide sociale) en 2004. Notre objectif était de créer un cadre de rencontre des jeunes pour lutter contre les violences faites aux jeunes filles et promouvoir le bien-être des orphelins. On a eu à gérer un projet avec le comité national de lutte contre la pratique de l'excision. On a géré un autre projet avec l'Ong dénommée « Enfant du monde » pour la prise en charge des orphelins. Sur le plan financier, on était un peu rémunéré sur la base des activités qu'on menait. Ça nous a aidés à résoudre pas mal de problèmes d'ordre matériel. Avec ça, on payait nos scolarités, on aidait nos parents aussi. Le plus lourd financement s'élevait à 1 500 000 F pour la prise en charge des enfants (Kambou, secteur n°29).

Ces associations de développement ont permis aux jeunes des « grins » de se familiariser avec les techniques de gestion administrative et d'élargir leur capital social par les relations de travail qu'ils entretiennent avec les bailleurs de fond et les autorités ministérielles. Ces ONG de développement sont des canaux par lesquels les jeunes des « QG » font leur entrée dans le circuit administratico-politique.

Il est tout aussi important de préciser que les rififis nés des oppositions pendant le déroulement des jeux de société et les rivalités pour la conquête des jeunes filles

fragilisent par moments la cohésion interne des membres des « grins ». La dislocation des « grins » survient lorsque ses membres prennent pied de façon active dans la vie professionnelle.

Conclusion

En définitive, on a pu constater que les jeunes de la ville de Ouagadougou inventent de nouvelles formes communautaires comme stratégies de négociation de leur existence sociale face à la violence structurelle et à la marginalisation sociale auxquelles ils sont constamment confrontés.

Cette situation dénote indubitablement une crise de l'État-nation en construction, empêtré dans ses contradictions. Cela est dû en partie à l'affaiblissement des mécanismes de contrôle et d'insertion sociale de cet État-nation.

La culture de la rue et l'émergence de nouvelles identités urbaines marquent une rupture avec l'héritage du projet colonial sur la dynamique urbaine. Les nouveaux itinéraires de la réussite sociale chez les jeunes marquent la dynamique transformatrice de l'espace urbain qui révèle une invention du social grâce à l'ingénierie créatrice des jeunes urbains qui n'ont pas toujours les moyens de participer efficacement et équitablement aux différentes formes de l'échange social.

Références

- Antoine, Philippe, Razafindrakoto, Mireille, Roubaud, François, 2001, « Contraints de rester jeunes ? Évolution de l'insertion dans trois capitales africaines : Dakar, Yaoundé, Antananarivo », in *Les jeunes, hantise de l'espace public dans les sociétés du Sud ?* Paris : Aube, IRD.
- Bahi, Boniface, 2007, *Dérives et réussite sociale en Afrique. Des stratégies juvéniles à Abidjan*, Paris : L'Harmattan.
- Sévédé-Bardem, Isabelle, 1997, *Précarités juvéniles en milieu urbain africain. « Aujourd'hui, chacun se cherche »*, Paris : L'Harmattan.
- Benga, Ndiounga Adrien, 2001, « Entre Jérusalem et Babylone : jeunes et espaces publics à Dakar » in *Les jeunes, hantise de l'espace public dans les sociétés du Sud ?* Paris : Aube, IRD.
- Benga, Ndiounga Adrien, 2002, « Dakar et ses tempos. Significations et enjeux de la musique urbaine moderne (C.1960-années 1990) », in Diop Momar-Coumba (éd.), *Le Sénégal contemporain*, Paris : Karthala.
- Callu, Elisabeth, Jurmund, Jean-Pierre, Vulbeau, Alain, 2005, « La « fabrique » de la place des jeunes », in *La place des jeunes dans la cité* tome 2, Espaces de rue, espaces de parole, Paris : L'Harmattan.
- Courade, Georges, 2006, *L'Afrique des idées reçues*, Paris : Belin.
- De Latour, Eliane, 2001, « Métaphores sociales dans les ghettos de Côte-d'Ivoire », in *Les jeunes, hantise de l'espace public dans les sociétés du Sud ?* Paris : Aube, IRD.
- Diop, Momar-Coumba, 2002, *Le Sénégal contemporain*, Paris : Karthala.
- Simmel, Georges, 1998, *Les pauvres*, Paris : PUF.
- Trani, J.-F., 2006, « Les jeunes sont (et seront) les agents du changement en Afrique ! », in Courade Georges, *L'Afrique des idées reçues*, Paris : Belin.

